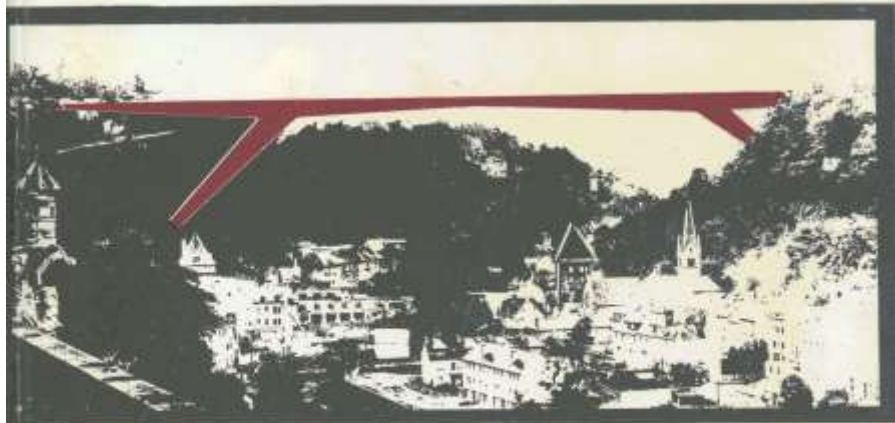


marcel gérard

*poèmes
d'hier
et d'aujourd'hui*



MARCEL GÉRARD
POÈMES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

MARCEL GÉRARD

Poèmes
d'hier et d'aujourd'hui

Imprimerie Saint-Paul, Société anonyme, Luxembourg

CONCERT AU QUARTIER

Le dais orange, aux ampoules aveuglantes,
plane rutilant sur les uniformes bleus,
les faces rubicondes et les cuivres fauves.
A travers un thuya du père François,
le kiosque m'apparaît dans un halo vert,
orange et bleu où rament les bras du chef.
Valses viennoises, polkas, marche triomphale,
cette musique va droit au coeur . . .
Juste ce qu'il faut pour cette place,
qui n'est qu'un grand carrefour.
Au fond, le saule pleureur aux traînées blafardes,
derrière, des pins noirs se dressent dans le ciel.
Sur le bord du trottoir, un gars sur son vélo
écoute. Il regarde, sans les voir,
les deux fillettes qui, sur leurs cycles,
font le tour d'honneur. Il détourne la tête.
L'une est blonde, avec un imperméable clair . . .
Des voitures passent, ralentissent,
emportant un lambeau de musique.
Un skooter arrive, tourne et s'immobilise.
Des connaissances se croisent.
Le gars scrute la rue. Les voilà
qui reviennent, les fillettes. Il regarde ailleurs.
Ma chope vidée, je me lève pour rentrer.
Tiens, le gars a filé dans la nuit.

CAFÉ PLACE D'ARMES, LE SOIR

Blanches guirlandes entrelacées,
vagues d'ampoules brillantes,
relayées de crête en crête par des boules
grosses comme des lunes,
le tout constellé des lustres du bistrot
multipliés à l'infini par-dessus la place,
dans le feuillage des tilleuls touffus.
Tout au fond, un cri rouge: «Caf» du Café de Paris.
A l'avant-plan brillent métalliques
les carrosseries d'un noir scintillant et,
tout près, l'azur d'une splendide Buick.
Juste à côté de moi, sur la table voisine,
planent deux crânes chauves
jouant au jacquet,
étrangers à toute vie sur la terre.
Un vieux les seconde muet et parfois,
par ennui, fixe derrière moi je ne sais quoi
de ses grosses lunettes, bouche bée.
De l'arrière-fond, de temps à autre, glousse
la grosse patronne.
Les voix confuses de la radio, non, c'est la télé,
de concert avec le jacassement des femmes
de la table au coin, créent subtilement l'atmosphère
malléable, neutre et grise,
si propice à la méditation.

LES JOUEURS

Deux messieurs, face à face, chauves
tous les deux, s'échauffent devant leur boîte.
Du gobelet noir roule blanc le dé magique.
Et pions d'errer sur le tapis vert d'où
monte le grand calme de ces messieurs
aux gestes lents ou brusques, mais combien
calculés. Glabres, leurs faces se colorent.
Tels des athlètes, ils luttent, sans un regard,
sans un mot pour le vieux qui, du haut
de sa tignasse grise les surveille.
Enfin, rien ne résiste au temps, des mots
monosyllabiques tombent, est-ce colère,
dépit ou triomphe? Un sourire naît, vite
évanoui. Je croyais les voir se réveiller
de leur état de somnambules: têtus comme
des mules, sans lâcher leur caisse d'un oeil,
il jouent, ils continuent de jouer. . .
Clac! Un cataclysme.
La boîte s'est fermée avec un coup sec.
Le charme est rompu.
Les deux messieurs discutent et rient,
comme les autres hommes.

GAY! GAY! MILLÉNAIRE!

Mille ans, Luxembourg, n'ont su te vieillir.
Mille rides sur ton noble visage
disent la gloire de ton héritage
où le passé renaît à l'avenir.

Or, ton Sigefroi, dût-il revenir,
demanderait à quelque petit page
qui donc a osé piquer cette rage
d'histoire et déterrer son souvenir.

Puis, souriant, au son d'une romance,
suivrait la corniche ou, au confluent
poissonneux, rêveur, tenterait sa chance . . .

Puis, oyant l'appel martial de son temps,
courrait sus . . . , mais, voyant le Bouc sans cornes,
s'ébaudirait de liesse sans bornes.

COMPLAINTE DES CONFRÈRES DU FLASH EN GRAND DANGER D'ÊTRE DAMNÉS

Oyez, chrétiens, notre ballade,
soulagez notre coeur malade.

Comme à une fête municipale,
voyez jusqu'à la cathédrale
toute grave cérémonie
subir des nôtres l'hégémonie.
Qui ne l'a vu, a peine à le croire:
le feu de notre magie noire
ternit les chasubles, d'or ruisselant,
éclipse de nos grands l'éclat rayonnant,
déchire du deuil le voile palpitant.
Du choeur, du jubé, de la chaire
jaillit cet hymne de mille éclairs.

Sans coups de tonnerre, l'orage
se déchaîne et, sur tous les visages,
fait taire la prière. Curieux, tous les yeux
suivent nos entrechats irrespectueux.
— De pieux transports l'art berce vos âmes,
nouveaux jongleurs de Notre-Dame. —

Hélas que non! Dieu qui sonde le secret des coeurs,
connaît du nôtre l'animateur.

Frères, priez Dieu
qu'Il fasse cesser ce jeu.
Sauvez de l'éternelle flamme,
d'or et d'argent, sauvez nos âmes.

CONTE PASCAL

Platanes en prière . . .
Branches enchevêtrées,
hérissées nues vers l'azur
où danse, blanche,
la giboulée.

La Place — salon de la ville —
va s'ouvrant au soleil de fin mars,
le vert-de-gris du kiosque
se bariole sur les platanes,
soudain blêmis sous le ciel noir.

Contre vents et marées, causant
au coin du kiosque, passant casqués
à moto, buvant, fumant, riant
dans tous les bistros de la Place,
élèves en congé de confession pascale.

Leur babill, leur bagou, leur hâblerie
submerge bourgeois et bourgeoises,
s'envole sur les flocons dansants,
ricoches sur les taches des platanes
et monte, monte vers le ciel . . .

BICHERMAART (BOURSE AUX LIVRES)

Joli Reenert, comment peux-tu,
rusé farceur, rester là, hiératique?
N'es-tu pas pris de vertige
en regardant valser cette houle
de têtes hirsutes, tanguer
cette masse d'épaules, jouer
ces coudes, brandir à bout de bras
ces bouquins? Ça ne te démange pas
de remuer tes pattes, sagement
engourdies? Ça ne te casse pas
tes oreilles, éternellement dressées
à l'affût du moindre chahut,
ces cris, ces prix vibrants,
ces disques aux rythmes délirants?
Décidément, t'Lidd vum Muselgreechen
ne desserre pas ta mâchoire
en un ricanement amusé?
Cette jeunesse, délicieusement
grouillante, ne te met pas
des fourmis dans le poil?
Serais-tu devenu de pierre,
figé à jamais dans ta légende?
Ce marchandage génial, ces micros,
ces tacots bariolés, ces haut-parleurs
grimaçants, ces minois, ces yeux,
cette fièvre!
Ah! renard, tu souris!

VERGES FLEURIES

Mes grandes jeunes filles
qui gobent mon latin,
m'ont offert un matin
un faisceau de brindilles.

Je dis: La farce est bonne,
que me fait Père Fouettard. —
Deux ou trois mois plus tard,
je regarde et m'étonne.

Le bois sec de la verge
se gonfle de bourgeons;
du vase nous voyons
qu'un rameau vert émerge.

Tout sec, le six décembre,
le bois, pour me punir
choisi, eut le loisir
de fleurir notre chambre.

Le coeur de mes élèves
s'est ouvert au pardon,
pendant une leçon
aux minutes plus brèves.

Que ce fût l'Énéide
et l'amour de Didon
ou quelque cupidon
ou leur âme candide,

mes filles de première
ont changé le pédant
en ami enseignant,
feignant d'être sévère.

Le vieil Athénée
et sa cour carrée
goûtent la soirée
et cette volée
vive d'hirondelles,
frêles caravelles,

qui rasant les toits,
croisent leurs exploits
et tissent le ciel,
vibrant carrousel,
dessus la bâtisse
où l'ombre se glisse.

Le jeune tilleul,
comme son aïeul,
se morfond tout seul,
captif de son sol.
Le noir des fenêtres
a l'air de renaître,

et sur le crépi
s'éveille le gris
et luit sous le toit
qui déjà se noie
dans cette lumière
obscurément claire.

Puis, comme une plainte,
le carillon tinte.
Voici une étoile.
La nuit et son voile
tombent sur la cour
qui dort à son tour.

L'OEIL-DE-BOEUF

Ce matin, l'oeil-de-boeuf
de mon bureau m'a cligné de l'oeil :
Ouste, sors de sommeil, souffle
cette vieille poussière, je veux voir
le soleil! — L'antique quinquet,
bombant sa panse de cuivre et son globe
embué de tristesse, se morfond dans sa niche.
Quinquet sans feu, derrière
une vitre terne comme une veuve.
Et dehors, le ciel bleu qui bombe son dôme,
et le soleil qui attend le premier crocus!
Il est grand temps que je te fourbisse,
oeil-de-boeuf.

Les poissons de mon aquarium
m'aiment comme leur dieu.
Je n'ai qu'à pousser la porte
que leur foule file vers le coin
où je leur donne à manger.
Même jeu quand, lassé du travail,
je quitte mon bureau et m'approche.
Ma trogne leur est familière,
elle les met en état de transe,
et, apitoyé, je leur verse leur poudre.
Ils se ruent, avalent les grains,
se démènent comme des sauvages
qui ne mangent jamais à leur faim.
Des fois, je m'amuse. Je leur refuse
leurs grains. Alors ils s'agitent,
gueule ouverte, et leur oeil béant
me fixe. A la longue, je cède...

Je bourre ma pipe: le feu
flambant les affole, les transporte
à tel point qu'il faut que je leur donne
à manger. Et je m'en fais un jeu.

Quel dieu ne céderait au caprice
de taquiner ses adorateurs?

CLEF DES SONGES

L'homme serait né du poisson!
Je me sens, certes, pour l'élément liquide
une passion, à moins qu'il ne soit insipide.
J'aime les poissons, la mer, sauf le plongeon.

Mais, dans mes songes, je vole.
Ailé, je plonge dans les gouffres, sans peur,
sinon, c'est juste à temps l'éveil sauveur,
qui rattrape en douceur ma gondole.

Le bras, une nageoire! Pourquoi pas un aileron?
Ichtyosaure! Et pourquoi pas faucon?
Que serait-ce donc, le fameux vertige,

sinon l'incoercible envol
vers le vide! Depuis Icare, le vol
poursuit l'immémorial vestige.

VÉNUMS

Vague verticale, bercement de la mer,
tu viens et tu fuis, fugitive comme l'onde.
La chaleur de tes creux gonflant ta courbe ronde
t'allonge, distillant un vin doux et amer.

Déesse à la pomme d'or, où guette un ver,
des rêves de l'homme le plus divin au monde,
l'abîme le plus noir où descende sa sonde,
ta science lui ouvre les portes de l'enfer.

Mais il en refait un ciel, ce sublime esclave
qu'à sa reine un sacré cordon ombilical
enlace. Il la revêt du songe musical,

il la pare du voile et la dévoile — épave
nue, il la laisse. Mais toujours ce forcené
revient la débusquer, impénitent damné.

L'ÈVE DU PARADIS

Mère de nos mères, de nos femmes et filles,
qu'un Dieu complice tira de l'homme endormi,
te soufflant avec l'âme un secret inédit
où tu puises le suc que depuis tu distilles.

Toi qui sèmes le bien ou le mal aux familles,
dis, quel est ce langage que Dieu t'a appris,
toi qui as si mystérieusement compris
le démon, ô toi qui fais si bien les sibylles . . .

Es-tu la faiblesse de Dieu, un trop beau rêve,
à corriger par la Vierge, la nouvelle Ève?
Mirage où l'homme médusé ne voit que soi,

sans le savoir? Fausse idole où l'homme projette,
sevré de son Dieu, son adoration muette?
Boulet qu'un Dieu jaloux souda au pied d'un roi?

POSÉIDON

Toute la mer bleue à mes pieds étendue.
La mer infinie, vers l'ouest, du côté de
Sainte-Anne, s'incrute, trapèze azur,
entre les deux promontoires couverts
de chaumes dorés, d'ajoncs, de bruyère.

La mer veloutée au large, aux traînées
moirées, avant d'aller lécher la plage,
se marque de longues stries foncées,
roulant de concert vers la grève . . .

Huit, douze sur l'aire immense, elles
chevauchent la plaine salée, monstres
fantastiques, d'où jaillit, d'un coup,
l'écume. Victorieuse, sa ligne avance,
avec derrière. une longue traînée de perles.

Quadruple assaut blanc, rayé de bandes
de plus en plus saturées du jaune de la grève,
alors que les premiers coursiers, épuisés,
pâlissent en s'enlisant sur l'arène.

**Corne d'Or, aux cent minarets,
ta mer scintille vers l'Asie,
alors que le pont du Bosphore
baigne dans la brume.
Le soleil monte sur
la pointe du Sérail,
où trônent les coupoles
flanquées de doigts
effilés vers l'azur.**

DIMANCHE EN MER

Pendant que tes inconditionnels
te serrent de près, mon Dieu,
dans l'étuve de ta chapelle,
fuyant la nausée je monte
sur le pont et t'adore
sur l'immense mer
laiteuse où planent,
compagnes fidèles,
les mouettes, tes créatures,
comme tu as créé
tous ces hommes sur ce bateau
et la mer, la terre
lointaine et le ciel . . .
Irrécupérables,
les lames roulent
vers l'arrière,
rejoindre ton éternité.

ORAGE EN MONTAGNE

Après le ciel bleu de la veille, les faucheurs
accourent ce matin aux prés jonchés de foin,
trempés la nuit. Et, prenant le ciel à témoin,
fourches fébriles dansent leur ronde de peur.

Mais la brume s'envole. La tente azurée
couve le val et les cimes d'une aile chaude.
Le soleil, complice, s'infiltré, comme en fraude,
dans les foins éparpillés en vaste jonchée.

Gronde le tonnerre. D'un regard éperdu,
la femme scrute l'azur qui soudain noircit.
Tout le cirque de lourds nuages s'assombrit.
Si la nue vient à crever, tout est perdu.

Or, le cheval ruisselle et le char reste vide.
La nue a crevé, toute la voûte s'écroule.
Le faucheur, morne, regarde son foin qui coule
et l'éclair qui lèche la plaine, jaune, avide.

Du haut de l'alpe grasse et du gris parapet
fonce, noir, le torrent géant, houleuse mer;
rocs et arbres déracinés, d'un bruit d'enfer,
roulent pêle-mêle dans l'encre d'un même jet.

Et cent torrents bruns, sortant de la roche noire,
ravagent forêts et prés d'un vaste déluge. . .
Les faucheurs en débandade ont cherché refuge,
abandonnant leurs frustes meules dérisoires.

NOSTALGIE

Je me suis accoudé sur la rampe du pont
pour voir les cercles des truites.
Le brouillard du ruisseau est monté vers mon front,
l'onde m'entraîne à sa suite.
Mon rêve coule en aval, mais il tourne en rond.
Qui cherche-t-il dans sa fuite?

NOCTURNE

Douceur, le gris crépuscule
descend comme un voile du ciel
sur la combe. Douceur,
le bruit continu de la Wiltz.
Douceur, la lente courbe du dos touffu,
où veille une étincelle jaune,
où couve une tache mauve,
plus bas, vers le fond
où dort le village.
Et lances pourprées,
les digitales saillent au bord du chemin
et veillent le village endormi comme un lac,
où nagent les flaques claires
des maisons coiffées d'ardoise.

L'ÉGLISE

Au milieu de ce cirque boisé,
au centre de la boucle des eaux,
au foyer du village,
omniprésente,
que l'on ne peut perdre de vue,
qui surgis à chaque virage,
fidèle compagne de marche,
immobile, mais suivant partout
le pèlerin, nomade inquiet,
petite église, droite et fière,
sur ton socle de roche verdie,
tu es le doigt de Dieu
dressé dans cette vallée.

ARDENNE

Étendu sur l'ardoise nue.
Les gousses du genêt crépitent,
éclatent d'un coup sec et
m'éclaboussent d'une grêle menue.
Voilà qu'une cosse noire,
fendue d'un coup, s'envole.
Un fin zézalement de grillon
dans l'herbe jaunie.
Très discrets pépiements d'oiseaux.
Parfois, au loin, la plainte
étirée de la buse.
Un froissement d'ailes
ou de feuilles, tout proche.
Et les mouches vibrent
dans la fournaise de midi.

ACCORD

A voir mon arbre grossir,
d'année en année, l'écorce
éclater sous la masse qui
grouille et pousse, et rétrécir
mon espace de plus en plus
rabougri, je n'ai pas la nausée.

A voir ces frondaisons remplir
la gorge, monter vers ce rouge
insolent qui enjambe le val,
l'investir de toute part,
vertes, omniprésentes, tout petit,
je ne me sens pas menacé.

Un an, sans que je les coupe,
la glycine, la rose et le pampre
condamnent ma porte,
ma maison s'enlise
dans une forêt vierge.
Je n'ai pas peur de cette marée.

Ce hêtre, c'est ma peau lisse,
ce chêne se gerce de mes rides,
ce bois qui gonfle, c'est ma chair.
Ma caresse devient centenaire.
Quel nid douillet pour ma matière!
Mon corps n'a plus peur de la mort.

La lune allume la nuit.

Et les lilas foncent leur mauve,
le cytise verse toute sa pluie d'or,
la glycine s'avive,
les pommiers en fleurs
piquent de blanc le verger.
Mais déjà ternissent les pousses du cèdre.
Dans l'azur assombri,
la lune brûle.

Le soleil, ce matin, m'a tiré du lit
très tôt. Il montait sur **Roodt**,
noyé dans des vagues de nues.
L'azur déjà fermait la voûte.
Je fauchais.
J'essuyais l'herbe tendre, trempée de rosée,
et j'aiguais, sans trop faire chanter l'acier.
Il n'était pas six heures.
Après une heure, j'ai fait chanter
la faux. La voisine a ouvert ses volets.
Ma femme, depuis longtemps,
m'avait suivi au bruit de ma faux.
Après, j'ai entamé le pré sous le saule
pleureur, dont l'herbe jeune avait repoussé
verte, lancéolée, parfaite, à côté
des longues graminées déjà durcies,
jaunies, vieilles, couchées par la tempête,
sur les trois quarts du verger.
Un trou sous la faux.
Une grosse pierre brune dans ce trou.
La faux l'a rasée. La pierre bouge. La faux
frappe. Une grosse perdrix jaillit du trou
et se sauve, sautillant, battant des ailes,
vers la clôture, traquée par la faux
soudain galvanisée.

La perdrix franchit la haie, traverse
le pré voisin. Voilà que, du champ d'avoine
contigu, s'élève un oiseau qui fonce
sur la fugitive. Mon coeur s'émeut.
La pauvre! Non, c'est le mâle
qui ramène sa femelle sous le couvert.
Je me tiens là, abasourdi.
Je reviens sur mes pas, meurtri. Le trou,
c'est un nid, rempli de dix oeufs
bruns, petits, comme nus, à présent.
Trois plumes gisent à côté.
Je m'en vais, le coeur gros, ce coeur
sauvage, aux étranges goûts assassins.

La bruine de ce matin
vient d'éclater en averse.
Aussitôt, c'est une trombe
d'oiseaux qui s'abat dans le pré,
s'ébat dans l'herbe: rouges-gorges
frétillants, sautillants,
picorant frénétiquement.
Le gazon doit fourmiller
de délicatesses.
L'averse finie, coup de baguette,
disparus les volatiles.
Revenu le calme plat
de l'herbe luisante,
où continue de filer
la bruine.

Fouillis d'hirondelles
sur l'azur du couchant,
folâtre ballet, répétition
avant le départ.

L'instant d'après,
la scène reste vide,
figée d'éphémère
immobilité.

Tantôt, sous les sombres nues
crénelées de vif argent,
elles se démenaient
frénétiques.

Les voilà qui rappliquent
et tissent sur la maison
leur dédale de lacis
où s'enlise mon oeil.

Octobre pare le verger.

Nous délestons les branches
des pommes pesantes
et, à mesure, l'arbre se redresse.

Les feuilles, vertes encore,
survivent, avant de venir
roussir les fruits tombés,
promis aux oiseaux de l'hiver.

Les prunes achèvent leurs rides.
L'arôme du quetsch, depuis des mois,
rôle autour. Bonne sera la confiture
et bonnes les tartes de maman.

Là-haut flamboient les coings,
de plus en plus jonquille.
Ils grossiront jusqu'en novembre,
mûrs pour la gelée limpide.

Déjà, dessus les pins et les sapins,
s'allument les hampes des peupliers,
fauves étendards sur l'azur,
déjà s'allume l'or des mélèzes.

Tel un pêcheur,
me voilà perché sur l'échelle,
la tête couronnée de feuilles.
Les pommes, il faut les chercher.
Rares, et vertes en dessous,
il faut les dénicher de leur nid
de verdure. Quelques-unes
à la portée de la main. La plupart,
éparpillées dans le fouillis des rameaux,
embusquées comme des truites
et lisses comme elles. Le cueille-fruit
n'a qu'à les toucher et c'est la chute
lourde et fatale. Elle vont rouler
dans l'herbe haute, comme
la truite file sous la souche.
D'autres, telles des truites rusées,
restent impassibles aux dents
qui veulent les couper; ou, enlacées
de rameaux, elles déjouent les ruses
du sachet ouvert pour les gober et qui,
impatient, maladroit, en fouillant,
fait tomber toute une grêle de fruits.
Les plus belles, écarlates, se laissent
happer et viennent gonfler le sachet,
alourdi au bout de la longue canne.
Pêche passionnante.

De la cime secouée
se détache une pomme,
ricoché sur une branche
et, dans sa chute accélérée,
me tombe sur le nez.
J'ai failli l'avoir écrasé;
j'espère qu'il n'est pas cassé.
Ayant mal à en hurler,
je me contente de jurer.
Qu'elle est lourde
et dure, cette sacrée pomme!

**«O VRAIMENT MARATRE NATURE»
(Ronsard)**

Les prunes crevées par la pluie
pourrissent dans les cimes.
Les joues cramoisies des derniers rambours
défient le cueilloir.
Les poires enfin désertées par les guêpes
tombent, festin des merles repus.
La brume laiteuse annonce novembre . . .
Que faites-vous ici, hirondelles?
A quoi riment vos pirouettes,
simulacre de chasse,
rasant l'herbe humide,
pointant vers un ciel vide,
zigzaguant d'une aile engourdie?
Et ces haltes dans les frondaisons jaunies,
et ces gazouillis éperdus?
Rien ne va plus.
Moucherons sont morts.
Vous n'êtes plus qu'une triste parodie
d'hirondelles, victimes d'un été pourri.

Le verger plongé dans la brume
m'attire. Je viens émonder
mes vieux amis et puis, couper
le gui, abondant dans la cime.

Puis, je coupe les vains scions.
Entamant une branche morte,
la scie dérape et mord
mon doigt. Je laisse le sang couler.

Et je m'agrippe au tronc moussu,
au sommet de la longue échelle.
La râpe débarrasse l'écorce,
noire sous son manteau velu.

Et j'emporte la forte odeur du bois
dans la hutte où j'allume un feu.
C'est bon! En rentrant dans la ville,
j'apporte chez moi un fumet de roussi.

**A coups de sécateur,
de scie et de hache,
voilà l'invasion
des prunelliers
stoppée.**

**Les branches s'entassent,
broussailleuses,
piquantes, alors que
l'espace s'élargit,
prometteur d'ordre.
Minuscule, un roitelet
picore dans la haie
massacrée . . .**

Au coin du feu,
les muets et les morts
parlent.
La flamme
les arrache à leur triste sort.

Brindilles qui flambent,
d'abord, puis, sautillantes
languettes d'or vif,
où toute gangue s'épure.

Les bûches, enfin léchées
amoureusement, s'enflamment.
L'âtre noir s'illumine
et envoie par vagues
la bonne chaleur.

Alors fondent les réticences
des coeurs. Le foyer
puissamment les attire.
Les paroles montent et
s'entrecroisent, tandis que,
au fond, grouille la braise.

HIVERNALE

La glace, peu à peu fond,
au doux ronflement du poêle.
Timide lever d'étoile,
la chaleur monte au plafond.

Froid, chaque objet se morfond,
trop lisse. Seule, la toile
chauffe. Une fleur blanche voile
le paysage profond.

Et j'imagine bleuâtre
le filet, montant du toit.
Et je fourgonne dans l'âtre,

où la fournaise s'accroît.
Enfin, je me sens à l'aise,
les yeux perdus dans la braise.

Refermons l'immense boucle
de tous les saints,
retrons dans le cercle
où attendent nos chers defunts.

Ce coude à coude réconforte
morts et vivants.
La pensée en prière est plus forte
que le sarcasme mordant.

Qu'il fait bon penser à eux.
Sans parler, ils comprennent,
loin d'être envieux, heureux
qu'enfin je me souviennne.

Et la boucle, un jour,
m'enlacera à mon tour
à eux. Et ce sera pour le mieux,
tout ce retour massif à Dieu.

**Rien qu'en vivant quarante fois ces cinquante ans,
je me verrais contemporain de Jésus-Christ.
Quel sens concret donner à ce flash-back inouï?
Oserai-je sonder ce mystère troublant?**

**Je me revois, bourgeois sceptique et bien-pensant,
quand, sur la croix, retentit et mourut son cri.
Ce fait divers, qui crève les temps. m'éblouit,
me traverse tel un laser, terrifiant.**

**Et tout tremblant, je laisse retomber ce voile,
le voile sur le secret enfoui dans ma moelle . . .
Mais, s'il revenait demain, le reconnaîtrais-je?**

**Je sais, ces cinquante ans, vécus quarante fois,
m'auront constitué prisonnier de la foi. — —
Et novembre, dehors, se morfond dans la neige.**

FANTAISIE DE DÉCEMBRE

Suivons de ma pipe les volutes grises,
du concerto de piano les éclairs,
du soleil oblique les rayons clairs,
de l'hiver approchant les calmes assises.

L'aquarium chaudement s'irise ;
sous les longues lames vert clair,
mes poissons palpitants ont l'air
heureux d'une dernière joie permise.

Tantôt peut-être, la tempête,
et la neige, ce trouble-fête,
baissera son pesant rideau

sur cette éphémère bonace.
Et ce dernier jour fugace
s'engloutira, tel un ultime flambeau.

STILLE NACHT

La barque glisse sur le lac,
la rade luit au fond de l'âme.
Blanche, la ligne du ressac
bruit. Voilà que fuse la flamme.

L'hymne allemande, vers le ciel
monte, et par-delà l'espace . . .
Chant pur, rêve solennel,
que tout parler roman efface.

Le vrai Noël revient au Nord,
au rêve obscur et nostalgique,
au parler âpre, dur et fort,
où l'âme aspire à la musique.

Stille Nacht, rose mystique du graal,
en pleine neige éclore,
brille d'un halo virginal
sur la paille où l'enfant repose.

**Tu te souviens du sapin de l'enfance,
gerbes d'étincelles et de feux.
Quelle joie céleste dans tes yeux,
ton coeur illuminé d'espoir!**

**Plus tard, des feux se sont éteints,
dans tes yeux et dans ton coeur.
Sous l'arbre étincelant,
tu as eu froid, il faisait noir.**

**Depuis, ton arbre dénudé te fait pitié.
Un recoin du coeur, pourtant,
a conservé un goût d'espoir.**

**Vite, avant que l'ennui ne tue
ton âme, avant que la mort ne te glace,
fixe à la cime du sapin l'étoile!**

HALLALI DE NOËL

«Notre coeur est inquiet. . .»
vous connaissez la suite.
A quoi bon toute fuite,
il nous prend au filet.

Mon coeur, ce feu follet,
dans la zone interdite
errait. A la limite,
il m'attrape au collet.

Ainsi finit la chasse,
qui a duré un an.
Ainsi, bon an mal an,

je succombe à sa grâce,
avant la fin du mois.
Me voilà aux abois!

**L'année reflue vers le point zéro,
laissant une plage apaisée.
Léviathan, au large, s'est noyé.
L'étoile de Noël luit
sur l'ultime vague.
Et la boucle vient se fermer
dans la sérénité.
Le mal ne l'a pas emporté.**

**Indicible dimanche,
sans aucune raison
apparente, ton son
remplit mon arche étanche.**

**Sans nul air de revanche,
paisible, la maison
s'improvise oraison,
s'étale zone franche.**

**Puis, la paix s'élargit
et, d'un coup, envahit
l'espace. La nature**

**s'ouvre. La ville fuit
son accablante armure.
Et l'espoir s'épanouit.**

**Oasis du dimanche,
après la tourmente,
après la déception.**

**Mer étale.
Léviathan dort.
Trêve.**

**Ainsi, le bonheur est fragile,
entre les mains des enfants
que nous sommes.**

**L'amour seul
garde l'oasis.
L'oubli d'un instant
déchaîne la bête,
et c'est le massacre.**

**Funambules,
le regard droit,
pur comme le rêve.**

Depuis des mois, j'ai oublié
de descendre en moi,
de puiser à la source.
Coule-t-elle toujours?
Quel en est le goût à présent?
Sa saveur m'échappe obstinément.
Et si elle était tarie!
Les choses me regardent
comme un étranger.
Quelques livres me fascinent;
terminés, ils me laissent entrevoir
l'homme qui les a vécus.
Cet homme, je voudrais le connaître.
L'âge des amours est passé.
L'homme commence à m'intéresser,
les hommes que sont mes fils,
la femme qu'est ma femme,
ceux que je vois,
sans même les connaître.

Il est doux de succomber à la tâche
lorsqu'elle est accomplie. Alors l'esprit
vidé s'accorde un moment de répit
bienfaisant, où l'arc tendu se relâche.

Rimer, alors, n'est pas un dur labeur.
N'est-ce pas plutôt descendre la pente
secrète du coeur, n'est-ce pas l'attente
longue, comblée enfin par le bonheur?

Dissous, au point de n'être plus qu'antenne,
sensible à tout ce qui sourd dans le fond,
et qui grouille et lentement se morfond,
je me sens couler dans la source ancienne.

**Prendre le temps, à l'aube,
quand chantent les merles,
d'écouter la voix qui monte
en nous, je ne sais d'où.**

**Non captée, elle s'enliserait
aussitôt dans le puits secret
où grouille un monde inconnu.
Quand l'entendrais-je à nouveau?**

MÉRITES DU MIROIR

L'amoureux ne sait
s'il aime, s'il est aimé.
Le miroir, longuement
scruté, berce son espoir.

La belle, infatigablement
consulte le «conseiller
de ses grâces», avant
de passer à l'attaque.

L'âme pure et peureuse,
que ronge le scrupule,
retrouve la paix
dans l'innocence reflétée.

Complice, le miroir
couve au fond de l'oeil
le remords vivace
du forfait secret.

Le faible y cherche
son double, éphémère
allié, pour conjurer
l'hideuse peur.

RAVISSEMENTS

Morosité d'avril.
Alors que dehors
coule sans répit
le chuintement
des pneus sous la pluie,
je me réfugie
dans les visages . . .

Azur de l'enfant
où rit tout un ciel.
Adolescents, s'ouvrant passionnément
à la vie, ou fermés obstinément.
Aube des filles, attente
des soirs enchanteurs.
Femmes, plage
mouvante, vide ou pathétique.
Masque de l'homme, où perce
parfois l'enfant.
Histoire gravée vive
dans les rides des vieux.

Et, comme si c'était d'hier,
la face inaltérée de ma mère.

VISAGES

Ton visage,
c'est ma plage privée
où joue ton innocence,
où tremble ton amour,
où ta peur ne trouve
où se cacher. Toi,
tu lis mon visage
comme un livre ouvert.
Dès le premier jour,
le rendez-vous de nos visages
les a fondus pour l'éternité.

Tous les autres visages,
c'est le voyage inconnu,
le secret guetté, le bonheur volé.
C'est l'amour éclair,
l'innocence et la peur surprises.
Cette plage est sans défense . . .

Chaque visage vit du mien.
A moi d'y allumer
la flamme qui réchauffe,
la joie, l'amour, le bonheur,
l'espérance qui console.
A moi de saisir tout visage offert.

Mais que faire des visages
de pierre, murés dans leur refus?

L'ÉCHARDE

En ce dimanche de l'Octave,
la nature fait tout ce qu'elle peut
pour être belle, les oiseaux, le soleil.
Mais ce matin de mai,
des malades sans espoir
souffrent et ne peuvent mourir.

Ce beau printemps, presque l'été,
la vie est une bénédiction,
une promesse inouïe.
Mais monstrueuse fleurit
la tuerie, le lâche attentat
et les tristes représailles.

A quoi sert ma prière?
Mon bonheur insulte
à la souffrance universelle. —
L'innocence des choses,
des bêtes et des plantes,
pourra-t-elle survivre à l'homme?

**Le bleu du ciel, celui de Marie,
réconcilie, après la pluie.
L'été pourri, la maladie,
ça s'oublie sous un ciel bleu.**

**Mais toutes les peines sur terre,
faim, exil, souffrance,
torture, terreur et guerre:
le ciel bleu, pour quoi faire?**

**Le bleu de l'Assomption,
bonté, pureté, prière,
est-ce le bleu des heureux,
insulte aux damnés de la terre?**

**Ce qui leur reste? Peut-être
un brin d'espoir un peu fou
dans leur misère, juste assez
pour réaliser le scandale.**

**Ne pas désespérer, ne pas s'aigrir,
c'est tout ce qu'on souhaite
aux déshérités. Essayer
de prendre leur place. . .**

**Cent déluges dans ma vie
font de moi un naufragé.
Celui ou ceux que j'étais,
est-ce que je les connais?**

**Il m'a fallu soixante ans
pour me voir ainsi aboli
dans tout ce que je fus.
Ma vie, c'est le présent.**

**Un peu plus d'un an
que ma mère n'est plus,
et déjà je ne suis plus
le fils de personne.**

**Mon père, disparu
depuis quarante ans,
me paraît un lointain
ancêtre.**

**Mais moi-même,
où suis-je quadragénaire?
Je suis une rue démolie,
transformée.**

A ne plus m'y reconnaître.
Plus rien de commun
avec celui qui tremblait
devant les hommes.

Ni devant les femmes,
ni même devant Dieu.
La révolution
du troisième âge

renverse les valeurs.
Seule survit la paix,
et l'amour des hommes,
des femmes et même de Dieu.

Mort, le passé, seul
vit le présent, et le futur
qui le prolonge. Mon arc
tendu vise la vie.

TABLE DES MATIÈRES

Concert au quartier	5
Café Place d'Armes, le soir	6
Les joueurs	7
Gay! Gay! Millénaire!	8
Complainte des Confrères du Flash	9
Conte pascal	10
Bichermaart (Bourse aux livres)	11
Verges fleuries	12
Le vieil Athénée	14
L'oeil-de-boeuf	16
Les poissons de mon aquarium	17
Clef des songes	18
Vénus	19
L'Ève du Paradis	20
Poséidon	21
Corne d'Or	22
Dimanche en mer	23
Orage en montagne	24
Nostalgie	25
Nocturne	26
L'église	27
Ardenne	28
Accord	29
La lune allume la nuit	30
Le soleil, ce matin	31
La bruine de ce matin	33
Fouillis d'hirondelles	34
Octobre pare le verger	35
Tel un pêcheur	36
De la cime secouée	37
«O vraiment marâtre nature»	38
Le verger plongé dans la brume	39
A coups de sécateur	40
Au coin du feu	41
Hivernale	42

Refermons l'immense boucle	43
Rien qu'en vivant quarante fois	44
Fantaisie de décembre	45
Stille Nacht	46
Tu te souviens du sapin	47
Hallali de Noël	48
L'année reflue vers le point zéro	49
Indicible dimanche	50
Oasis du dimanche	51
Depuis des mois, j'ai oublié	52
Il est doux de succomber à la tâche	53
Prendre le temps, à l'aube	54
Mérites du miroir	55
Ravissements	56
Visages	57
L'écharde	58
Le bleu du ciel, celui de Marie	59
Cent déluges dans ma vie	60

INDEX CHRONOLOGIQUE AVEC INDICATION DES LIEUX DE COMPOSITION

Concert au quartier	Luxembourg	10 octobre 1958
Les joueurs	Luxembourg	7 septembre 1958
Café Place d'Armes	Luxembourg	11 septembre 1958
Vénus	Luxembourg	27 décembre 1958
Verges fleuries	Luxembourg	2 mars 1959
Complainte des Confrères	Luxembourg	7 mars 1959
L'Ève du Paradis	Luxembourg	27 avril 1959
Le vieil Athénée	Luxembourg	1 ^{er} juin 1959
Poséidon	Ste-Anne-la-Palud	25 juillet 1959
Orage en montagne	Kandersteg	5 août 1960
Nostalgie	Kautenbach	21 juillet 1961
Nocturne	Kautenbach	23 juillet 1961
L'église	Kautenbach	30 juillet 1961
Ardenne	Kautenbach	5 août 1961
Stille Nacht	Luxembourg	23 décembre 1961
Gay! Gay! Millénaire	Luxembourg	9 janvier 1963
Hallali de Noël	Luxembourg	13 décembre 1963
Le verger plongé	Clos-St-Martin	23 décembre 1963
Le soleil, ce matin	Clos-St-Martin	2 août 1965
La bruine de ce matin	Clos-St-Martin	27 août 1965
Bichermaart	Luxembourg	15 septembre 1965
Tel un pêcheur	Clos-St-Martin	19 octobre 1965
De la cime secouée	Clos-St-Martin	21 octobre 1965
Au coin du feu	Clos-St-Martin	31 octobre 1965
Les poissons	Luxembourg	3 novembre 1965
Il est doux de	Luxembourg	24 novembre 1965
Hivernale	Clos-St-Martin	11 janvier 1966
Refermons l'immense boucle	Luxembourg	2 novembre 1966
Rien qu'en vivant quarante fois	Luxembourg	20 novembre 1966
Fantaisie de décembre	Luxembourg	4 décembre 1966
Clef des songes	Luxembourg	18 janvier 1967
Indicible dimanche	Luxembourg	26 février 1967
Tu te souviens du sapin	Luxembourg	3 décembre 1967
L'oeil-de-boeuf	Luxembourg	1 ^{er} février 1970

Oasis du dimanche	Luxembourg	1 ^{er} mars 1970
Depuis des mois	Luxembourg	4 novembre 1970
Accord	Luxembourg	28 septembre 1973
L'écharde	Luxembourg	19 mai 1974
O vraiment marâtre...	Clos-St-Martin	17 octobre 1974
La lune allume la nuit	Clos-St-Martin	21 mai 1975
L'année reflue	Luxembourg	29 décembre 1975
Ravissements	Luxembourg	17 mars 1977
Conte pascal	Luxembourg	29 mars 1977
Prendre le temps	Luxembourg	2 mai 1977
Visages	Luxembourg	22 mai 1977
Mérites du miroir	Luxembourg	26 mai 1977
Cent déluges dans ma vie	Luxembourg	16 janvier 1978
A coups de sécateur	Clos-St-Martin	17 janvier 1978
Corne d'Or	Istanbul	19 mai 1978
Fouillis d'hirondelles	Clos-St-Martin	20 juin 1978
Le bleu du ciel	Luxembourg	15 août 1978
Octobre pare le verger	Clos-St-Martin	7 octobre 1978
Dimanche en mer	Golfe du Lion	11 mars 1979

OUVRAGES PUBLIÉS PAR L'AUTEUR

Poésie

Paroles humaines (Poètes de notre temps, Monte-Carlo, 1959)

Libation (Éditions Européennes Émergences, Liège, 1963)

Prose

Anthologie française du Luxembourg

(Imprimerie Saint-Paul, Luxembourg, 1960)

Le Roman français de chez nous

Romanciers luxembourgeois d'expression française

(Imprimerie Saint-Paul, Luxembourg, 1968)